SUDOC E7,346/4

GIRAUDY, C.F.S.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28742035

MANUEL
DES
PHTHISIQUES.

De l'Impr. de DUMINIL-LESUEUR,
rue de la Harpe, n°. 133.

MANUEL

DES

PHTHISIQUES

(OU PULMONIQUES);

Dans lequel on a fixé le choix des moyens, tant préservatifs que curatifs, de cette cruelle maladie.

PAR CH. F. S. GIRAUDY,

Médecin-Adjoint de l'Hospice National de Charenton, Membre de la Société de Médecine de Paris, et de plusieurs autres Sociétés savantes.

A PARIS,

Chez { CROCHARD, Lib., rue de l'Ecole de Médecine, n°. 36;
BARREAU, Libraire, quai des Augustins, n°. 33.

AN XIII. — 1805.

32017

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

INTRODUCTION.

La phthisie pulmonaire est tout à la fois tellement commune, que, d'après un auteur célèbre, le dixième des enfans apporte une disposition originaire à cette maladie; que, d'après *Sydenham*, elle tue le septième de la population; et tellement difficile à guérir, qu'elle est généralement regardée comme incurable.

On sait cependant par ex-

périence, que les ressources de la médecine n'ont pas toujours été sans succès contre ce fléau terrible, et qu'elles ont servi à lui arracher quelques victimes : d'où l'on peut conclure que c'est la faute de l'artiste, s'il n'est pas encore parvenu à donner une garantie plus assurée dans les cas de phthisie pulmonaire, et qu'en portant un plus grand jour sur la distinction des caractères spécifiques de cette maladie, et sur son traitement, on peut se promettre

de la rendre moins rebelle et moins alarmante.

L'occasion m'ayant mis à même de donner des soins très-assidus à des personnes pour lesquelles j'avois une tendre affection, et qui étoient atteintes de pulmonie, non-seulement j'ai cherché à prendre une connoissance particulière de tout ce qu'on nous a transmis sur cette maladie, mais j'ai eu des succès qui m'ont conduit à la conclusion que je viens de tirer : et c'est ensuite de

mes travaux sur une matière aussi intéressante, et des fruits que j'en ai recueilli, que je me suis décidé à publier ce Manuel.

Le grand nombre et le volume des ouvrages que nous ont laissé les auteurs qui ont traité de la phthisie pulmonaire ne pouvoient m'éloigner de ma résolution : ils méritent presque tous d'être connus du praticien; mais on y trouve des hypothèses séduisantes et des opinions hasardées dont on ne sauroit trop

se méfier ; tandis que les faits qu'il importe surtout de connoître y sont en petit nombre et beaucoup trop délayés. On aime à revoir ces derniers dépouillés de cette vaste érudition, et surtout de cette foule d'explications scientifiques, qui ne servent bien souvent qu'à en altérer la vérité ; on aime, dis-je, à les revoir réduits à leur juste valeur, et réunis dans un petit espace ; enfin, tels que j'ai tâché de les présenter ici.

Mon but, en publiant cet

opuscule, est donc de faciliter les opérations du praticien, et de favoriser ainsi les progrès de la science. A cet effet, je présente de la manière la plus concise qu'il m'est possible, les caractères essentiels de la phthisie pulmonaire, l'analyse des indications qu'il importe de bien saisir, et celle des moyens de les remplir; et enfin, le plan de traitement applicable à telle ou telle modification de la maladie. Ainsi fixé dans la bonne voie, le praticien sera plus ferme dans sa marche;

et devenu plus libre par cette sécurité, il sera, avec bien plus de succès, l'auteur de son art dans les circonstances difficiles qui exigent de sa part la plus grande sagacité.

En même temps j'ai mis à la portée du public la connoissance, soit des causes de cette maladie, soit des moyens préservatifs ou prophylactiques qu'on peut lui opposer : connoissance qu'il n'a pu se procurer jusqu'à ce jour sans avoir à parcourir des volumes entiers, où elle

est le plus souvent enveloppée d'expressions techniques difficiles à comprendre pour tout autre personne que les gens de l'art.

On ne s'attend pas à trouver ici un Traité complet de la phthisie pulmonaire. J'ai réuni, avec autant de clarté et de méthode qu'il m'a été possible, ce qu'il importe le plus de savoir sur cette maladie, soit au malade, soit au médecin; souvent même je n'ai fait qu'indiquer : il me suffit d'être utile.

MANUEL

DES

PHTHISIQUES.

L'IDÉE la plus juste que l'on puisse se faire de la phthisie pulmonaire (ou pulmonie), coïncide toujours avec celle d'un ulcère, ou des tubercules suppurés, ou d'un état ulcéreux avec perte de substance formés sur les poumons. Tant que ces trois différens états n'ont pas une existence déterminée, la phthisie n'est pas déclarée.

Cette maladie est ordinairement précédée d'un crachement de sang,

ou de tubercules crus, ou d'une inflammation lente et récente des poumons, ou d'une congestion par fluxion habituelle d'humeurs sur ces organes.

Ses principaux caractères se tirent d'une fièvre lente qui augmente sensiblement le soir et immédiatement après les repas, d'une lésion plus ou moins forte et habituelle des organes de la voix, d'une douleur assez permanente, et plus ou moins obscure dans la poitrine, des sueurs nocturnes partielles, principalement à la tête, au cou, à la poitrine, enfin, d'une toux plus ou moins prononcée le soir et le matin, avec expectoration d'une matière purulente ou muqueuse.

Elle s'accompagne de maux de

gorge, de rougeur des pommettes, d'insomnie, d'amaigrissement, etc.

Marche de la maladie. On divise communément le cours de la phthisie pulmonaire en trois périodes.

Première période. Elle se rapporte à l'état d'irritation. On y comprend les dispositions suivantes à la pulmonie.

On distingue la première de ces dispositions à une habitude délicate du corps avec membres grêles, constitution nerveuse, maigreur, chaleur sèche, conformation vicieuse de la poitrine, originaire ou accidentelle, haleine courte au plus léger exercice, mélancolie, propension à la colère, aux excès d'intempérance, d'étude, des tra-

vaux de cabinet, ardeur pour les plaisirs de Vénus, hémoptysie, chaleur incommode dans la paume des mains, oppression de la poitrine.

La seconde se manifeste par une habitude du corps lymphatique, lâche, avec chairs molles, pâleur de la peau, engourdissement, inertie, douleurs gravatives de la tête, de la poitrine, retours plus ou moins fréquens d'une affection catarrhale de la membrane pituitaire, sensibilité obtuse, somnolence, relâchement des muscles thorachiques, expectoration difficile, respiration laborieuse lors de quelque exercice forcé, quintes de toux qui augmentent par l'usage des excitans, des boissons froides, quelquefois vice scrophuleux.

Dans cette première période, l'expectoration est généralement visqueuse, salée, plus abondante le matin; la toux incommode; l'appétit diminue, devient irrégulier; l'âme tombe dans une espèce de mélancolie avec abattement; les glandes du cou sont par fois engorgées. Le malade éprouve, dans quelques cas, un soulagement par le métastase, ou transition de la matière à la surface externe du corps.

Deuxième période. Toux plus incommode, avec des retours irréguliers, et plus de force pendant la nuit; veilles opiniâtres; titillation du larynx; respiration gênée; voix rauque ou grêle plus ou moins sonore; soif fréquente; inappétence, douleur et pesanteur d'estomac

après le repas; quelquefois vomissement par les efforts de la toux ; expectoration opaque ou transparente, douce ou salée, cendrée ou blanche, verdâtre, fétide, mais assez abondante ; fièvre avec frisson, chaleur aiguë, rougeur des joues le soir et pendant l'excitation fébrile ; exacerbations irrégulières ; dépérissement ; marasme commençant.

Troisième période. Fièvre hectique avec pouls dur, petit, fréquent, foible ; chaleur âcre, mordicante, respiration pénible, toux fatigante, oppression très-forte, extinction de la voix durant l'exacerbation ; sommeil interrompu, mêlé de rêves ; abattement lorsque la fièvre se rallume; sueurs colliquatives, partiel-

les, fétides, lors de la rémission. Si cette sueur se supprime ou diminue, elle est remplacée par la diarrhée ou la dyssenterie, avec douleurs atroces des intestins, matières peu digérées, très-fétides; œdème des extrémités abdominales, hydrothorax, ascite, expectoration purulente, ardeur brûlante aux organes de la déglutition, haleine fétide, prostration des forces, face hyppocratique.

Les signes de la phthisie pulmonaire varient en outre, selon qu'elle est avec ulcère ou avec état ulcéreux, tuberculeux, lymphatique ou pituiteux.

Ainsi, quand elle est *avec ulcère* caractérisé du poumon, les redoublemens sont plus forts le soir et

après les repas ; la chaleur est moins âcre ; la transpiration moins fétide lorsque la sueur n'est pas abondante ; les urines sont peu ardentes, avec sédiment blanc et puriforme vers la fin ; l'appétit est plus modéré ; le siége de la douleur moins circonscrit ; les rémittences de la fièvre sont plus longues et plus calmes : diarrhée ; hémoptysies légères avec sang noirâtre, de mauvais goût.

Dans la phthisie *avec état ulcéreux* : exacerbation de la fièvre le soir, et après les repas moins forte ; temps de la rémission plus orageux ; chaleur plus âcre, mordicante ; appétit augmenté ; sécheresse de la peau ; fourmillemens, douleurs obscures dans tout

le corps ; pollutions nocturnes fréquentes ; excrétions du nez faciles ; soif ; expuition assez abondante ; transpiration nulle ; urines chaudes et plus abondantes ; pouls petit, foible et fréquent.

La *phthisie tuberculeuse* débute par fois comme une péripneumonie, sans crachats purulens. Après cet orage, il survient par époques périodiques, le soir, un accès de fièvre avec frisson, chaleur âcre, et sueurs générales à la fin : dans les intervalles, peau sèche. D'autres fois elle est signalée par une fièvre avec frisson, figure animée, expectoration facile, toux forte, ardeurs et douleurs de poitrine inaccoutumées : marche ordinaire de la pulmonie. Enfin, il arrive qu'elle se

manifeste après la formation lente et sourde des tubercules, par un crachement de sang. Les malades qui y sont sujets, éprouvent des fièvres éphémères de 15, ou de 20 en 20 jours.

En général, lorsque la suppuration des tubercules est établie, la marche de la maladie est la même que lors d'ulcère primitif.

La *phthisie pituiteuse* s'annonce par les signes suivans : oppression de poitrine, dyspnée assez permanentes, et qui augmentent progressivement jusqu'à l'étouffement le plus pénible; toux avec crachats blancs, quelquefois striés de sang, et d'ailleurs variés relativement à la couleur et à la consistance : si elle est grasse avec

expectoration salée, ou douce et facile, la dyspnée est moindre; si elle est, au contraire, sèche, l'engouement de la poitrine est si fort, que le malade ne peut prendre du sommeil que dans une position verticale; réveil en sursaut avec oppression, angoisses cruelles; fièvre hectique; exacerbation le soir; pouls un peu élevé, dur; couleurs inégales du visage; toux plus forte; expectoration diminuée; oppression plus grande; soif, etc.; appétit nul; dégoût pour les alimens gras, aqueux, douceâtres; pesanteur d'estomac après les repas, quelquefois vomissement; maigreur lente; visage plein; lèvres livides; blanc des yeux terne; foiblesse des membres; urines décolorées, avec sédi-

ment muqueux ; excrétion par le nez abondante ; sommeil troublé par la toux ; le crachement de sang a souvent lieu vers la fin ; lassitude extrême ; énervation très-grande ; douleurs obtuses, passagères ; signes d'inflammation très-foibles ; pouls fréquent, mou ; voix rauque ; sueurs ou diarrhée colliquatives, subites ; déglutition douloureuse ; léthargie douce ; quelquefois délire ; suffocation.

Il est utile de remarquer que les symptômes de cette maladie n'en sont pas tellement inséparables, qu'ils ne puissent exister sans elle, et qu'elle ne puisse exister sans eux. On voit, en effet, des cas, rares à la vérité, mais qu'on ne sauroit trop bien distinguer, où la marche

pervertie de la phthisie, l'absence d'un ou de plusieurs signes, et les maladies qui prennent l'apparence phthisique, laisseroient dans une erreur funeste le praticien qui ne seroit pas assez exercé pour saisir toutes ces nuances. Tels sont, par exemple, ceux d'étisie (*tabès*), signalée par l'amaigrissement progressif, la fièvre lente, la toux, la difficulté de respirer, l'expectoration suspecte, la fonte colliquative : elle en impose souvent pour une vraie phthisie; tandis qu'à l'autopsie cadavérique, on trouve les poumons très-sains, et que l'art a perdu une occasion d'éprouver ses ressources. Tels sont encore les cas dans lesquels *Rhodius, Houlier*, etc., ont observé des phthisies dont les

deux premières périodes, et une partie de la troisième, n'étoient nullement manifestes.

Et ne voit-on pas fréquemment dans la pratique, le vice cancéreux porté, par suite de l'opération du cancer au sein, sur les poumons, où il produit un engorgement squireux ? ne voit-on pas la suppuration simple du poumon, la présence des hydatides dans la poitrine, les plaies qui intéressent quelques ramifications de la trachée-artère, les abcès formés dans la substance du poumon; ceux qui résultent des inflammations locales du cœur, ceux du thymus, de la tunique de l'œsophage, de la trachée-artère, et les bronches, le vice dartreux porté sur les mem-

branes de la gorge, un abcès dans les sinus frontaux, maxillaires sphénoïdaux, la phthisie hépatique, certaines affections catarrhales, la présence des vers dans l'estomac, l'ambarras gastrique, l'asthme humide, la toux hypocondriaque avec expectoration épaisse, visqueuse, colorée, la fièvre lente qui succède à l'onanisme, aux douleurs goutteuses, rhumatismales, scorbutiques; ne voit-on pas, dis-je, ces diverses maladies jouer plus ou moins la phthisie pulmonaire?

Combien donc les jeunes praticiens, s'ils ne veulent pas s'exposer à commettre des fautes très-graves dans le traitement, ne doivent-ils pas se tenir sur leur garde, lorsqu'il s'agit d'assigner aux maladies

telles que nous les présente la nature, les mêmes limites respectives avec lesquelles on les a dessinées dans les livres ? Combien souvent ne sont-ils pas forcés de s'écrier avec *Baglivi : quàm fallacia sunt morborum signa ! Filii*, dit ce médecin célèbre, *seduli estote in assignandis morborum caracteribus.*

Causes occasionnelles de la Phthisie pulmonaire.

La phthisie pulmonaire est héréditaire ou acquise.

Lorsqu'elle est héréditaire, les enfans naissent communément avec une complexion délicate, des membres grêles, une physionomie heureuse, une sensibilité exquise, des yeux tendres, dont le blanc tire

sur le bleu, la peau fine, blanche, un beau teint, les joues irrégulièrement colorées, le son de voix plus aigre et flexible: dans la première jeunesse, ils sont sujets à des frayeurs nocturnes, à une toux quinteuse, aux convulsions, à une espèce de strangulation qui suspend momentanément la respiration. L'accroissement est prompt à l'âge de six ou huit ans; les hémorragies nasales sont assez fréquentes; l'expectoration est un peu salée, amère; le développement des facultés intellectuelles est précoce. A l'époque de la puberté, les passions sont plus vives; le désir du mariage est prématuré; les organes pulmonaires sont foibles: ce qui produit la difficulté de respirer lors d'exer-

rice du corps un peu forcé, surtout en montant : la foiblesse de la voix quand le malade parle un peu long-temps, les ardeurs de poitrine, les bouffées de chaleur, les inquiétudes, le malaise de tout le corps quand l'air atmosphérique est chargé d'électricité, quand le malade se livre aux boissons alkooliques (spiritueuses), en dépendent également. Dans la jeunesse, le flux hémorrhoïdal, l'hémoptysie, les fluxions catarrhales sur la tête, aux glandes du cou, les enchifrenemens, les rhumes de poitrine, la constipation sont plus fréquens. Chez les femmes, la menstruation est difficile.

De 20 à 35 ans, les phthisiques sont plus sujets aux inflammations

des organes pulmonaires, par des causes même peu actives.

Enfin à l'âge mûr, et surtout dans la vieillesse, cet organe si essentiel à la vie étant affecté d'une foiblesse relative, dépérit le premier, et entraîne ainsi la perte de tout le corps.

La jeunesse est plus sujette à cette maladie que les autres âges: les femmes plus que les hommes.

La phthisie pulmonaire est plus commune dans les climats chauds, dans les pays et les lieux dont l'air est humide, malsain, dans les villes, chez les nations dont les mœurs sont corrompues, dans l'opulence.

Elle attaque plus particulièrement, même sans disposition héré-

ditaire, les personnes qui exercent les professions suivantes : telles sont celles de doreur, potier de terre, d'étain, chaudronnier, fourbisseur, graveur, horloger, peintre en faïence, en émail, étameur des glaces, barbouilleur, chapelier, chimiste, parfumeur, chaufournier, blanchisseur de toiles, mineur, plâtrier, marbrier, statuaire, maçon, chanvrier, linier, verrier, blutteur de grains, fabricant de couvertures, meunier, papetier, perruquier, corroyeur, dégraisseur, cardeur de laine, de coton, chandelier, cordonnier, dentelier, brodeuse, tailleur, écrivain, couvreur, courrier, portefaix, chanteur, crieur public, professeur, porteur d'eau, acteur

de théâtres, joueur d'instrument à vent; et en général toutes les personnes qui manient souvent des oxydes minéraux, des acides, des sels; qui respirent long-temps un air chargé de matières pulvérulentes, de gaz méphitique; qui restent long-temps dans une position gênante pour la poitrine; qui sont trop sédentaires; qui sont frappées habituellement par des odeurs très-fortes; qui s'exposent souvent à l'eau froide, à l'humidité, etc.

Les causes occasionnelles de la pulmonie les plus actives, et qui, par cela seul, doivent être placées au premier rang, sont les transitions subites et fortes de la température atmosphérique; l'habitation des lieux bas, humides, nébuleux,

marécageux ; les bains , ou une boisson froide , tandis que le corps est échauffé , ou en sueur ; les vêtemens légers quittés trop tôt après l'hiver , et pris trop tard après la belle saison ; l'application des substances qui peuvent répercuter une éruption cutanée , la transpiration des pieds et des mains , les alimens et les boissons très-échauffans ; l'abus des boissons rafraîchissantes ; le transport par la respiration d'une substance âcre, corrosive , irritante sur les poumons ; la suppression d'une évacuation habituelle , soit sanguine , soit muqueuse , telle d'un vésicatoire , d'un cautère , de la sueur , du flux menstruel , des hémorroïdes, de toute autre hémorragie abondante , des lochies , de

la leucorrhée ; la répercussion des virus dartreux, scrophuleux, cancéreux, rachitiques, goutteux ; l'exercice forcé à la course, au saut ; les efforts portant sur la poitrine, les veilles prolongées ; les excès dans les plaisirs ; les affections vives de l'âme, le chagrin, la colère, la crainte, etc.

Enfin, la pulmonie est très-souvent le résultat immédiat des maladies de poitrine précédentes, surtout lorsqu'elles ont été mal traitées: telles sont la vomique lymphatique, l'asthme, les plaies de poitrine, des poumons eux-mêmes, les maladies gastriques, l'hémoptysie, l'engorgement des glandes, l'inflammation fréquente des membranes muqueuses, le retour des

rhumes, des fièvres rhumatiques, si analogues à la fièvre hectique; ce qui a fait dire à Tissot : que le rhume tue plus de monde que la peste ; les humeurs variqueuses des poumons; la péripneumonie, la pleurésie qui tiennent pendant un certain temps le corps dans une situation gênante pour la poitrine; les abcès primitifs, consécutifs dans la cavité pectorale; la dégénération des affections nerveuses, hypocondriaques.

On concevra sans peine que l'action de ces causes diffère selon leur nature, leur force, le temps qu'elle dure, l'état des parties affectées, selon que plusieurs causes agissent simultanément. Mais ce qui constitue la plus grande difficulté dans

la connoissance de la phthisie, c'est la juste appréciation des rapports de ces causes avec le corps ; appréciation de laquelle on déduit l'état présent et futur du malade, l'issue de la maladie ; appréciation d'après laquelle on évalue la marche de la nature, la propriété et la force des moyens de guérison ; appréciation sans laquelle le praticien ne sauroit se faire un plan de conduite raisonné ; appréciation, enfin, inséparable de la certitude qu'il doit apporter dans ses opérations relatives au traitement méthodique de la pulmonie.

Traitement préservatif (ou prophylactique).

Il est bien reconnu aujourd'hui que la disposition à la phthisie pulmonaire ne produit pas nécessairement la pulmonie, comme l'infection syphilitique produit la syphilis; et que, par les seuls efforts de la nature, elle tend à s'effacer, si le malade ne se trouve pas dans les circonstances propres à la développer. Une personne qui porteroit une semblable disposition, mais qui vivroit dans la tempérance et qui ne négligeroit aucun moyen d'éviter les causes de son développement, sera donc infiniment moins sujette à cette maladie, et conséquemment moins exposée à la trans-

mettre à ses enfans. C'est ainsi que la nature tend toujours à des formes régulières, et que l'homme trouve son plus grand bonheur à se conformer aux lois de cette mère commune.

Avant de passer à l'examen des causes qui concourent avec le plus de force à la production de la phthisie, il est essentiel d'observer que les unes se rapportent à l'excitation inflammatoire et à l'irritation nerveuse; les autres sont relatives à l'état lymphatique, lâche, inerte de la constitution du sujet: les autres sont communes à ces divers états.

Lors donc que la disposition à la pulmonie existe, qu'elle soit héréditaire ou acquise, il faut éviter de

prendre un profession qui oblige à respirer un air impur, à faire de violens exercices, et surtout ceux qui fatiguent la poitrine. Les professions que l'on exerce dans un atmosphère pur, et qui n'exigent pas une action fatigante, conviennent lorsque l'état lymphatique, inerte, est prédominant; mais l'état d'irritation ne permet que des exercices modérés.

L'air humide, chaud, l'habitation des lieux bas conviennent lors d'irritation; l'air sec, vif du matin, des lieux élevés, est plus approprié à l'état lymphatique : les transitions subites de la température atmosphérique, l'impression du froid, et surtout du froid humide quand le corps est

échauffé, l'air altéré par les gaz, les miasmes qui s'élèvent des cloaques, le feu, la respiration, sont nuisibles dans tous les cas.

L'automne est moins dangereuse pour les phthisiques irritables, avec excitation. Le printemps est aussi moins funeste aux sujets lymphatiques : les grands froids et les fortes chaleurs sont nuisibles dans les deux cas.

La malpropreté du corps, les vêtemens qui compriment les membres trop fortement, et qui gênent ainsi la circulation des fluides, comme le maillot dans l'âge tendre, les corps garnis de baleines, les habits trop justes, les compressions locales par la ceinture de la culotte chez les hommes d'un état

sédentaire, par le corset chez les femmes qui veulent avoir la taille fine, etc., la trop grande nudité, surtout celle des bras et du sein même quand on en a contracté l'habitude, la succession rapide des vêtemens chauds aux vêtemens légers, l'exposition des pieds nus, ou peu couverts, au froid, et plus particulièrement au froid humide, l'usage des vêtemens trop chauds, tels que les pelisses, et autres habits fourrés, qui entretiennent le corps dans une température trop éloignée de celle de l'atmosphère, pour qu'on ne soit pas saisi d'un froid relatif lorsque, par circonstance, on est obligé de les quitter, ne sauroient être évités trop soigneusement.

Les bains sont généralement nuisibles aux phthisiques : ils ne peuvent servir que comme moyen de propreté, et pour rétablir la transpiration lorsqu'elle est diminuée ou supprimée, encore faut-il qu'on ne puisse s'en passer : dans ces cas, on les prend tièdes ou légèrement chauds, et l'on n'y reste que peu de temps; un bain d'un quart d'heure ou de demi-heure suffit ordinairement.

Les femmes qui prennent souvent des bains pour conserver la fraîcheur de leur teint, ne doivent pas oublier que le bain froid, et l'habitude qu'on en contracte exposent à de très-grands dangers lorsque la disposition à la pulmonie est déclarée.

L'usage des frictions sèches est très-avantageux, surtout lors de disposition lymphatique. On les fait le matin en sortant du lit, le soir avant de se coucher, et en sortant du bain. La brosse anglaise, la flanelle, les étoffes de laine dont le tissu n'est pas trop lâche sont préférées pour cela. Le malade se frictionne lui-même jusqu'à ce qu'il soit un peu fatigué, et alors il se fait faire ces frictions par un aide.

Les cosmétiques dont on se sert pour embellir la peau sont nuisibles, s'ils interceptent la transpiration, s'ils contiennent des substances irritantes propres à resserrer les pores, à répercuter les éruptions cutanées, tels que les corps huileux, gras, les préparations de

plomb, le suc des plantes astringentes, etc., et s'ils sont aromatisés avec des odeurs trop fortes, trop suaves.

Le choix des alimens mérite une sérieuse attention. L'estomac est le père de famille de tout le corps : si ses fonctions sont perverties, les mauvaises digestions qui en sont le résultat affoiblissent tous les organes, et celui qui se trouvoit déjà dans un état de débilité relative, passe à l'état de maladie ; or, pour entretenir la régularité dans ces fonctions, il faut ne présenter à l'estomac que des alimens dont la qualité et la quantité facilitent les bonnes digestions.

La bouillie est très-nuisible aux enfans en bas âge : cette nourriture

épuise les forces digestives, et retarde le développement du corps.

Les alimens les plus appropriés à l'état d'irritation ou d'excitation, sont composés de substances végétales et animales douces ; telles que le lait, les viandes blanches, les farineux, le gruau d'orge, d'avoine, la crème de riz, le vermicelle, les légumes frais ; tandis que les viandes noires, les légumes secs, les végétaux aromatisés, les apprêts de haut goût conviennent mieux dans l'état lymphatique : les fruits bien mûrs, crus ou cuits, le pain bien préparé, sont nécessaires à tous les phthisiques.

Les boissons douces, le petit lait, l'eau d'orge, de veau, de poulet, le cidre, les émulsions,

les boissons acides, très-légères et en petite quantité, le vin pris modérément conviennent lors d'irritation. Le vin généreux, les eaux de coings, de noix, de genièvre, les liqueurs alkooliques, aromatisées, telles que le café, le thé, le punch, etc., pris avec modération, les infusions amères, aromatiques sont utiles lors d'état lymphatique.

L'abus des boissons quelconques est très-dangereux pour les phthisiques.

Les médicamens débilitans, sédatifs, doux, relâchans, mucilagineux sont plus convenables dans les cas de disposition irritable ; et les excitans, émétiques, diurétiques, anti-scorbutiques, diaphoritiques, dans ceux d'inertie. Les purgatifs

actifs, l'excès des débilitans, sédatifs, excitans, nuisent dans tous les cas.

Les secrétions et excrétions, soit naturelles, soit artificielles, autant qu'elles sont nécessaires, doivent être entretenues dans la régularité qui leur est habituelle dans l'état de parfaite santé. Les évacuations trop abondantes affoiblissent; et cette foiblesse porte non-seulement d'une manière plus particulière sur les organes qui sont le siége d'une affection morbifique, mais, en diminuant la somme des forces radicales, elle ôte à la nature bien des ressources qu'il faudroit, au contraire, multiplier. Ainsi lorsque la pléthore, ou la trop grande quantité de sang exige une saignée;

lorsque l'embarras gastrique indique la nécessité d'une évacuation ; lorsque l'état nerveux peut être calmé par l'usage des nervins, on ne sauroit être trop réservé sur l'emploi de ces moyens. On ne le sera pas moins à l'égard des excitans que l'on donne lors de diminution ou de suppression des menstrues, des sudorifiques, etc.

La suppression de ces évacuations, par l'espèce de désordre qui en résulte, est généralement regardée comme plus dangereuse encore que leur trop grande abondance. On évitera donc avec le plus grand soin la répercussion de la transpiration des pieds, des aisselles et des mains ; celle des vices dartreux, siphilitique cancéreux, psorique,

etc. ; celle des règles, de la sueur ; on ne laissera fermer les ulcères, naturels ou artificiels, qu'en prenant les précautions requises pour prévenir les suites funestes que peuvent avoir ces suppressions.

Lorsque l'irritation domine, le repos, ou un exercice modéré sont plus favorables au malade : mais celui qui porte une disposition lymphatique peut se livrer à la chasse, à l'équitation, à la danse, à l'escrime, jouer à la paume, au billard, mener une vie active ; on lui permettra des voyages sur mer, le chant. La lecture à haute voix, l'exercice en voiture, les voyages sur terre, une occupation mécanique, sont utiles à tous les pulmoniques.

Les sensations et les affections de l'âme, soit fortes quoique momentanées, soit légères mais longtemps soutenues, les travaux forcés de cabinet, la trop grande contention d'esprit, l'abattement, le chagrin, les contrariétés, le désespoir, sont également dangereux dans les deux états : le calme convient mieux aux sujets irritables; l'activité de l'esprit et de l'âme aux lymphatiques.

L'abus des plaisirs de Vénus est d'autant plus à craindre et plus dangereux pour les phthisiques, qu'ils y sont plus portés par l'effet de leur maladie.

On corrige la prédominance vicieuse des systèmes sanguin, nerveux, lymphatique, etc. : à la

pléthore, on oppose la diète végétale douce, les petites évacuations sanguines par les sangsues ; on rétablit les évacuations supprimées, s'il en est survenu : à l'état nerveux, on oppose les nervins, sédatifs, tels que l'éther, les narcotiques, le camphre, les substances aromatiques.

La tendance des mouvemens fluxionnaires sur les poumons sera détruite par l'emploi des révulsifs, dérivatifs, tels que les purgations douces, les vésicatoires, les cautères, sétons, les excitans légers qui portent à la peau.

Une des considérations les plus essentielles de ce traitement prophilactique, se rapporte à l'attention avec laquelle on doit soigner

la méthode curative particulière des maladies qui deviennent causes de la phthisie pulmonaire. Nous ne nous occuperons pas ici de toutes celles qui sont énoncées page 23 : le plan de cet ouvrage ne le permet pas. Nous parlerons seulement de celles qui sont plus à craindre, en ce qu'elles produisent plus communément la pulmonie, telles que l'hémoptysie, les tubercules, les rhumes, etc.

Il est bon d'observer que l'hémoptysie n'est pas toujours suivie de la phthisie pulmonaire, quoique le crachement de sang s'accompagne d'expectoration purulente. Cette dégénération n'est à craindre, dans ces cas, que quand le sujet est disposé à la pulmonie, ou par hé-

rédité, ou par des maladies précédentes; que quand l'hémoptysie n'est pas constitutionnelle ; que quand elle ne remplace pas une hémorragie habituelle ; car, alors, si le malade crache du sang écumeux en toussant, et s'il survient une petite fièvre rémittente avec frissonnement, on peut être certain que la phthisie est déclarée.

L'hémoptysie, quoique sans fièvre, n'est pas moins dangereuse s'il y a des concrétions polypeuses dans les poumons.

Celle qui est produite par la formation des tubercules dans les poumons, est passive. On la reconnoît à la foiblesse des organes pulmonaires, qui s'est manifestée avant ou après l'hémoptysie, par

des angoisses, des pesanteurs, des tiraillemens, des tensions passagères de la poitrine, les battemens de cœur, le pouls dur, tremblottant durant l'hémoptysie, la difficulté de respirer, la rétraction des hypocondres, les accès de hoquet, de toux tenace.

Méthode curative de l'hémoptysie. Ce traitement est d'autant plus difficile, que la délicatesse de l'organe affecté rend presque toujours funeste l'abus des médicamens dont l'usage est indiqué; et que la marche de la maladie, rarement salutaire, est très-susceptible d'être contrariée.

On s'y propose de diminuer la pléthore, l'état inflammatoire, d'exciter pour favoriser l'expectoration

et pour fortifier l'organe affecté.

Contre la pléthore et l'état inflammatoire, on emploie avec succès la saignée, les sangsues, soit pour évacuer, soit pour opérer une dérivation des mouvemens fluxionnaires; l'air frais, les boissons froides, mucilagineuses, avec l'amidon, la gomme arabique, adragant, le salep en poudre, le petit lait, le lait de chèvre; on donne six fois par jour le bol suivant: prenez nitre 4 gram., conserv. de roses rouges 128 gmes. à la dose de iv gramm. Les purgatifs doux sont quelquefois utiles, la diète et le calme de l'âme toujours nécessaires.

Lorsque l'irritation est passée, les baumes, l'oliban, le mastic, le

kina, combinés avec le lait, l'orgeat, les bouillons de mou de veau, d'écrevisses, servent à exciter les organes pulmonaires, à relever ainsi leur force. On fait prendre avec avantage la poudre suivante : prenez ipéc. 2 décmes., sucre candi 17 gmes., divisez le tout en seize parties, à prendre de 3, ou de 4 en 4 heures.

Si la disposition scorbutique domine, on fait usage de l'alun, du sulfate de cuivre, de fer : prenez sulf. de cuivre décmes. v, eau commune kilogr. j, faites dissoudre : la dose est d'une cuillerée à bouche dans une tasse d'infusion de feuilles d'oranger. L'eau de chaux est également propre à fortifier, à ranimer les parties affectées.

Dans les cas où l'hémoptysie est passive, ou dépendante des tubercules, des congestions, des engorgemens glanduleux des poumons, les sucs aperitifs, l'acétite de potasse, l'oignon de scille et ses préparations, les pilules de savon, l'équitation, la navigation, les voyages, l'exercice à pied, les narcotiques, tels que la jusquiame, la douce-amère, l'extrait d'opium, l'oxyde d'antimoine sulfuré rouge (kermès minéral), la laitue sauvage, les eaux minérales ferrugineuses prises sur les lieux, à très-petite dose, et en faisant beaucoup d'exercice, opèrent très-efficacement.

Quand le sang est épanché dans les interstices des poumons, on en

provoque l'expulsion par les excitans à petite dose.

Les *tubercules* sont des tumeurs dont le volume moyen est celui d'un pois ordinaire. Ils sont crûs, enflammés ou suppurés. On les observe plus souvent chez les enfans sujets aux engorgemens glanduleux du cou, des aisselles, aux écrouelles, aux ophthalmies, aux éruptions rebelles de la peau. L'époque de la puberté en favorise le développement. Ils sont signalés par la foiblesse de la voix, la gêne de la respiration, les anxiétés, l'oppression, la toux presque sans expectoration, la douleur de poitrine, le teint pâle, les joues colorées, la menstruation difficile et tardive.

L'inspiration d'une vapeur âcre,

la rentrée d'une éruption cutanée, la répercussion des hémorrhoïdes, la suppression subite d'un émonctoire habituel, les passions vives de l'âme, etc., sont les causes les plus fréquentes des tubercules, et de la phthisie qui en est la suite ordinaire.

Méthode curative des tubercules.

Le régime doux, plus composé de végétaux que de substances animales, les minoratifs doux, la saignée si la pléthore ou l'inflammation se manifestent, les cautères larges placés au dos, les sétons, les vésicatoires comme rubéfians; l'usage du lait d'ânesse, des bains tièdes, du petit lait, les eaux de veau, de poulet, les sucs d'herbes, l'extrait de ciguë, une pré-

paration d'extr. de cigüe, de muriate mercuriel corrosif, d'ext. de kinkina combinés ensemble, et portés progressivement, le premier, à la dose de décmes. xx; le deuxième, à celle de décigr. j : le kinkina en décoction, à celle de hectogramme j, quatre fois par jour; l'équitation douce et autres exercices modérés, les balsamiques, les pilules de Morthon, les antimoniaux, la gomme ammoniac, la scille, les eaux minérales, à petite dose, l'habitation des lieux bas, légèrement humides et chauds, la fréquentation des étables de vache, sont les moyens dont on a retiré les plus grands succès, quand on les a administrés avec art.

Il faut se rappeler que les inci-

sifs , excitans, deviennent très-dangereux si on les donne à trop forte dose , et qu'on ne doit les employer , ni lorsque les poumons sont trop irrités , ni quand ils sont dans une débilité trop grande.

On prévient *l'inflammation des membranes séreuses* , on détruit *la disposition aux rhumes* , en soignant ces maladies de manière que par leur longueur , leur retour fréquent , et l'effet des mauvais traitemens , elles ne laissent pas les organes pulmonaires dans une trop grande foiblesse. Ainsi, on traite la fièvre de rhume selon le caractère de la constitution individuelle qui l'accompagne , par le repos , le lit , la température douce , égale , les boissons douces, la vapeur de l'eau

bouillante. Lorsque l'état chronique de foiblesse a succédé à celui d'irritation, et que la marche de la fièvre est lente, on se sert des excitans, tels que les émétiques, les baumes, les bois sudorifiques, les narcotiques à petite dose, jusqu'à ce que les parties affectées reprennent le ton qui leur est nécessaire, et que la fièvre passe à l'état aigu dans lequel elle doit s'éteindre par les seuls efforts de la nature.

En général on doit éviter, comme erreurs funestes, l'abus des boissons douces, mucilagineuses, l'oubli des révulsifs, l'usage précoce des expectorans, la quantité des alimens, surtout le soir, l'influence des causes occasionnelles jusqu'après la convalescence.

La *pleurésie* et la *péripneumonie* se terminent souvent par un abcès qui, passé à l'état chronique, finit par produire la phthisie pulmonaire. On prévient cette dégénération, en soumettant le malade à un plan de traitement combiné avec sagesse : son régime sera végétal, laiteux ; il boira de la décoction d'orge, d'avoine ; on excitera légèrement avec les baumes, l'eau seconde de chaux à la dose de 16 gmes. dans 192 grammes de lait, soir et matin. Le kinkina est utile vers la fin, lors de colliquation, de débilité extrême. Le cautère comme révulsif, doit être pratiqué de bonne heure. On soutiendra l'expectoration par les petites doses d'émétique, de la mix-

ture suivante : prenez sirop de diacode 16 gmes., oxymel scillit. 8 gmes. mêlés.

Si l'empyème a lieu, et si elle est accompagnée de fièvre hectique, d'expectoration purulente et fétide, la phthisie en est la suite nécessaire. Il en est de même lors de la rupture accidentelle de la tumeur, avec épanchement dans la poitrine, difficulté de respirer, syncopes. Enfin, soit que l'on fasse, ou non, l'opération de l'empyème, dès que la tumeur est ouverte, la phthisie sera certaine, si, en observant la nature dans sa marche, on ne sait la seconder à propos, et si l'on ne prescrit avec sagacité, d'après les principes reçus, les remèdes convenables, tels que les injections

vulnéraires détersives sur l'endroit ulcéré quand il est externe; les excitans pour favoriser l'expectoration de la matière, quand l'ouverture est interne. Dans les deux cas, les apozèmes avec le lierre terrestre, la véronique mâle, le polygala amer, etc., les baumes naturels à petite dose, les purgatifs doux, le lait de chèvre, joints aux exercices divers, et surtout à l'équitation, sont très-recommandés.

Lorsque *l'abcès* des poumons est le résultat d'une inflammation lente, le malade n'a souvent éprouvé que quelques douleurs vagues, gravatives de la poitrine, des chaleurs légères; d'autres fois il n'a eu aucun dérangement notable jusqu'à ce qu'il ait été formé. Mais dès que

la vomique est déclarée, il est affecté de douleurs et de chaleurs locales peu prononcées, de difficulté de respirer; la toux devient sèche, fréquente, pénible, et les douleurs plus gravatives : il ne peut rester couché sur l'un des deux côtés; enfin, la fièvre de suppuration est signalée par le pouls inégal, quelquefois la bouffissure du visage, des pieds, des mains, d'un seul ou des deux côtés du corps.

Cet abcès exige, à peu de chose près, le même traitement que l'empyème dont nous venons de parler.

Quant aux autres maladies qui sont ordinairement suivies de la phthisie pulmonaire, il n'entre point dans mon plan d'en donner

ici de plus grands détails. Je me contenterai de dire que l'on doit s'empresser de rétablir, par les moyens connus, les évacuations habituelles supprimées avec trop de précipitation; de rappeler les éruptions cutanées; de porter en dehors les vices cancéreux, siphilitiques, goutteux, etc., répercutés, et de les traiter d'après leur nature particulière; d'attirer sur des parties du corps moins essentielles à la vie, les mouvemens de fluxion (convulsifs). Je rappellerai que le traitement des maladies de poitrine, autres que celles dont j'ai indiqué les vues curatives, doit être dirigé de manière à ne fatiguer les organes pulmonaires que le moins possible. On aura la mê-

me attention en traitant les maladies des autres parties du corps, et dont l'affection se communique à la poitrine.

Traitement curatif.

La phthisie pulmonaire présente, par l'analyse de ses indications, trois chefs principaux de traitement. Le premier consiste à s'opposer à l'irritation fébrile ; le second à exciter pour résoudre l'état ulcéreux ; le troisième à exciter pour soutenir les forces et combattre l'état colliquatif.

L'état d'irritation qui caractérise la première indication que nous avons à remplir, se manifeste toujours pendant le premier temps de

la pulmonie ; il est d'une durée plus ou moins longue ; quelquefois il reparoît dans le cours de cette maladie : il est moins prononcé chez les personnes d'un tempérament, d'une disposition phthisique lymphatique, lâche, inerte, que chez celles dont l'irritabilité, la sensibilité sont trop grandes. On doit donc modifier l'emploi des moyens curatifs qui servent à remplir cette indication, selon ces diverses circonstances.

Une chaleur agréable, égale, l'air pur, un régime doux, les alimens de facile digestion, les boissons douces, rafraîchissantes, les narcotiques, aromatiques lors d'irritations nerveuses, les évacuations sanguines naturelles, artificielles,

les minoratifs, si l'état des premières voies les rend nécessaires, le repos du corps, le calme des sens et de l'âme, la liberté des organes : tels sont en somme les moyens que comprend cette première partie du traitement. Leur emploi est indiqué par la présence des signes qui caractérisent l'excitation ou l'irritation dominante.

2e. *Indicat.* Pour résoudre l'état ulcéreux, il faut distraire les forces du centre de la fluxion, et établir dans l'organe affecté une excitation soutenue ; on diminue ensuite la dose des excitans à mesure que l'équilibre se rétablit par les seuls mouvemens de la nature.

On aura soin de détruire l'influence synnergique ou sympathi-

que des différentes parties du corps sur les poumons, lorsqu'elle s'oppose à la distribution régulière des forces. Ainsi, quand la surcharge des intestins établit dans le bas-ventre un centre de fluxion, qui, par ce mauvais emploi des forces, affoiblit l'organe pulmonaire, et met la nature dans l'impossibilité de suffire à l'expectoration, un léger purgatif devient un expectorant très-efficace; il enlève la cause de l'irritation intestinale, simplifie la maladie, et assure à la nature une victoire que l'usage des excitans portés sur les poumons rendra toujours plus difficile à remporter en pareil cas.

Pour détruire les mouvemens de fluxion, on fait usage des révulsifs

ou dérivatifs ; les plus recommandés dans ces cas sont les cautères, le moxa, le séton, les vésicatoires, l'émétique *fractâ dosi*, les diurétiques, les exercices à cheval, à pied, en voiture, les voyages par mer, le jeu de l'escarpolette, les frictions sèches.

A l'égard des excitans révulsifs, il faut observer que, pour remplir l'objet qu'on se propose, ils doivent favoriser les mouvemens salutaires de la nature : or, ce *consensus naturæ*, qui peut seul opérer la cicatrise de l'ulcère, étant incompatible, soit avec l'excès d'excitation, soit avec celui de grande débilité ; on conçoit que si l'irritation des poumons est en excès, ces excitans l'augmenteront, et que

dans les cas de débilité trop grande, ils affoibliront encore plus, en détournant de ces organes les forces que la nature y porte d'elle-même.

Les vésicatoires, cautères, moxa, séton, ventouses scarifiées ne seront donc appliqués que sur des parties dont l'irritation ne peut se propager jusqu'au poumon, tant qu'il est trop irrité lui-même.

Les excitans généraux, ou dont l'action se communique à toutes les parties du corps, sont contr'indiqués par l'état d'irritation, et très-convenables dans l'état chronique même avec foiblesse assez grande.

Les excitans locaux sont également contr'indiqués par l'irritation

dominante; mais dès qu'elle a été remplacée par l'atonie, on doit faire usage d'un air vif, aromatisé, d'alimens de haut goût, nourrissans et faciles à digérer, de vin blanc, de vêtemens de laine, de la décoction de racine de navet, de grande consoude, de l'infusion de feuilles de ronce, de fleurs de sureau, de coquelicot, du rob fait avec les bois sudorifiques, des bols de soufre avec le miel, des eaux minérales sulfureuses, du kina, de la valériane, du lichen d'Islande, et autres amers. L'eau de chaux, l'oignon de scille, les antimoniaux, l'espérance, la gaieté, les distractions agréables, sont très-propres au rétablissement de la santé.

La troisième indication se rap-

porte à l'état de foiblesse radicale et de colliquation : elle exige des excitans beaucoup plus actifs, plus permanens que ceux qui ont servi à remplir la seconde.

Le kinkina, le polygala amer, le lichen d'Islande, la simarouba, les roses rouges, l'extrait de bardane, de genièvre, de carthame, de chardon bénit, de fleurs d'arnica, le lierre terrestre, la fumeterre, le navet, la canelle, l'acide sulfurique affoibli simple ou mêlé avec l'alkool, les bourgeons de sapin, etc., constituent la base de cette partie du traitement.

Cette analyse des indications devoit précéder celle des moyens de les remplir. J'ai désigné pour chacune d'elles les principaux de ces

moyens qui doivent y être employés, afin de donner en somme une idée juste de la conduite que le praticien doit tenir dans la phthisie pulmonaire. Je passe maintenant à l'examen particulier des moyens curatifs. On doit s'attendre à les trouver toujours et uniquement en rapport avec les indications ci-dessus désignées.

L'*air*, considéré comme aliment, doit être d'une température égale, et ne doit contenir aucune substance étrangère, âcre, pulvérulente, gazeuse, qui, par son volume ou sa qualité, puisse altérer la substance et les forces de l'organe pulmonaire. Il faut que son action soit relative à l'état particulier de cet organe : aussi il sera chaud et lé-

gèrement humide lorsque les poumons seront trop irrités ; tandis qu'on recherchera l'air vif des lieux élevés quand les poumons manqueront d'énergie.

L'*air atmosphérique* devient médicamenteux quand il a sur les organes pulmonaires une action relative qui le met au rang des moyens curatifs les plus efficaces : l'air vif et sec des montagnes, celui que l'on charge des vapeurs de l'oxycrat, des baumes, des substances aromatiques, alkooliques, conviennent lorsqu'ils ne produisent ni toux sèche, ni angoisses, ni dyspnée, ni malaise ; et qu'au contraire, le malade en éprouve un soulagement notable. On recommande un air épais, légèrement chargé d'humi-

dité, chaud (1); celui des étables des vaches, des bords de la mer, comme homogènes et peu susceptibles de varier, aux phthisiques dont les poumons sont trop excités par l'air sec et vif, soit à raison de la sensibilité de ces organes, soit parce que l'irritabilité constitutionnelle est dominante. L'air du matin est, en général, plus salutaire que celui du soir. Les malades doivent se retirer peu après le coucher du soleil.

Enfin, l'air a pour précieux avantage d'agir directement sur les par-

(1) L'eau en vapeur est regardée comme l'émollient, l'adoucissant, le débilitant par excellence en pareils cas.

ties affectées, et de servir de véhicule à beaucoup de substances dont l'action immédiate nous assure les plus heureux succès dans le traitement des maladies de poitrine. Il est peu de praticiens qui ne soient à même de s'en convaincre dans les cas où le malade, très-affoibli, ne peut être fortifié par un excitant qui porte sur l'estomac, attendu que le principe vital très-épuisé ne peut réagir dans deux organes à la fois; tandis que cette réaction sera salutaire si elle n'exige qu'une somme de forces moins grande, comme lorsqu'on excite le poumon seul par des agens directs. On ne doit point perdre de vue les soins qu'il faut apporter dans l'administration de ces moyens

directs; car, sans la plus grande exactitude, on court le risque de dépasser le degré d'action que l'on veut produire, ou de ne pas y atteindre, et d'aggraver ainsi la maladie.

Les *vêtemens* doivent être propres à favoriser la transpiration insensible et à garantir du froid, de l'humidité, dont l'impression est si nuisible aux phthisiques. Un linge assez fin, de toile de lin, les habits de laine, de soie, de coton, assez forts pour entretenir le corps dans une chaleur douce, égale, agréable au malade, sont préférables. L'usage des gilets, des pantalons de flanelle fine, immédiatement sur la peau, est très-recommandé. Les habillemens, en général, ne doi-

vent pas être incommodes ; ils tiendront plus chaudement les pieds, la tête, la poitrine, dont la transpiration ne sauroit être répercutée sans danger ; et, à cet effet, on se servira de chaussons de laine, de coton, de poil de lapin, etc. ; la poitrine sera couverte d'une pièce de laine très-fine, ou de poil de lapin, ou de soie, ou d'une peau de cygne. Le lit du malade sera sans rideaux, et dans une chambre sans alcove.

Les *bains tièdes* ne sont utiles que dans les cas d'irritation très-grande, comme on l'observe assez ordinairement dans les premiers temps de la maladie ; encore faut-il que la foiblesse radicale ne soit pas très-prononcée. Le malade ne

restera que peu de temps dans le bain, et en sortant de l'eau, il sera mis dans un lit bassiné, où il restera pendant environ une heure.

C'est une pratique très-propre à entretenir la transpiration, à la rétablir quand elle est supprimée, que de faire des frictions sur le dos, la poitrine, les membres abdominaux et thorachiques avec la flanelle, ou toute autre étoffe de laine, la brosse anglaise, jusqu'à produire la rougeur de la peau. On les réitérera soir et matin, et en sortant du bain. Le malade commencera par se frotter lui-même, jusqu'à ce qu'il en éprouve un peu de fatigue.

L'application des *vésicatoires*, comme rubéfians, et de plusieurs

autres substances irritantes, faites alternativement sur différentes parties de la poitrine, du dos, des bras, des cuisses, opère une révulsion favorable : elle convient surtout dans la seconde et dans la troisième période de la maladie.

Les *alimens*, pour servir à de bonnes digestions, doivent être en quantité proportionnée à l'état des forces digestives. Pendant le temps d'irritation, on fait usage des fruits mûrs, tels que les fraises, les framboises, les melons, les concombres, les mûres sauvages, cultivées, les groseilles, les cerises, les oranges, les raisins, les pêches, les poires beurrés, les pommes cuites, les prunes, les grenades.

On met des panais, des carottes,

des oignons, des poireaux, de l'oseille, de la laitue, du potiron dans la soupe grasse. On choisit entre les soupes de gruau d'orge, d'avoine, d'espautre, de fécule de pomme de terre bien cuite, de salep, de vermicelle, de sagou, légèrement aromatisées avec la canelle, la sauge, la noix muscade.

Quand les digestions sont difficiles, le sommeil léger, interrompu par des rêves, le malade se borne à prendre une de ces soupes le soir, des œufs frais, du chocolat léger le matin, des viandes blanches à dîner, mêlées avec des légumes frais.

Le lait réussit très-bien aux phthisiques, mais il faut que l'estomac le supporte; car, dans les cas

contraires, il cause des foiblesses fréquentes, le dévoiement, des rapports acides, des angoisses et la foiblesse générale. On le prescrit souvent pour toute nourriture ; le malade en prend plusieurs fois par jour, préparé avec du sucre, et quelquefois avec des œufs ; quand l'estomac le permet, on y joint les fécules de pomme de terre, les gruaux d'avoine, d'orge, d'espautre, la crème de riz, quelques viandes blanches, des œufs, du poisson frais.

On choisit entre les laits de chèvre, de vache, d'ânesse, de femme. La qualité balsamique va en croissant du premier au dernier.

Lorsque le malade n'est plus dans l'état d'irritation, le lait de

chèvre paroît préférable. On le rend médicamenteux en nourrissant la chèvre de lierre terrestre, de choux, de bourgeons de sapin, de fumeterre, et autres substances analogues.

Les alimens doivent être alors plus actifs; les choux rouges, le cresson d'eau, les asperges, les artichaux, la chicorée, les navets, l'ortie morte, cuits dans le bouillon de bœuf ou de chapon, soutiennent mieux l'excitation. Les purées de lentilles, de pois, le riz, la crème de riz, peuvent remplacer avantageusement les gruaux, lorsque ces derniers, malgré les aromates dont on les assaisonne, tels que la canelle, la sauge, la noix muscade, les zestes de citron, ne sont pas bien digérés.

Enfin, si la foiblesse des organes digestifs est très-grande, on nourrit le malade avec des gelées, telles que celle de mou de veau (1),

(1) Prenez un mou de veau avec le cœur; coupez le tout en petits morceaux, sans le laver : cerfeuil, cresson de fontaine, deux grosses poignées de chacun; lavez et séchez pour qu'il n'y reste point d'eau : hachez ces herbes : mettez le tout avec trois cuillerées d'eau, dans un flacon d'étain fait comme un plongeon, et fermé hermétiquement avec un morceau de liége, recouvert de terre grasse. On met le plongeon dans l'eau, que l'on fera bouillir, et que l'on remplacera à mesure qu'elle s'évaporera. Après la coction, on passe le contenu du flacon au travers d'un linge que l'on exprime fortement, et l'on obtient le bouillon de mou de veau préparé au bain-marie.

le blanc manger (1), le chocolat blanc (2).

Boissons. Dans l'état d'irritation, on doit préférer celles qui sont dou-

---

Pendant que l'on fait ce bouillon, on prépare une gelée avec la corne de cerf, douze escargots bouillis dans l'eau, réduite à un tiers de son volume. Enfin, on mêle cette gelée avec le bouillon de mou de veau, tandis qu'ils sont encore chauds, et on divise le tout en quatre parties dans des pots, ou des soucoupes, pour les faire refroidir.

Le malade prendra pendant quinze jours au moins, en deux fois, une partie de cette gelée, savoir : le matin à jeun, et le soir à cinq heures. Il la délayera dans une tasse à café de bouillon de poulet chaud.

(1) Prenez les blancs d'une volaille rôtie, amandes douces mondées 16 gnies. (de-

ces, mucilagineuses, acidulées; comme l'eau de veau, de poulet, le petit lait, le lait pur ou coupé

---

mi-once j); amandes amères n°. 4: pilez le tout pour en faire une pâte, que l'on humecte avec lait frais, un kilogramme: on passe cette émulsion; on y fait cuire de la crème de riz, ou d'orge, ou de sagou, 32 gmes. (une once): on ajoute du sucre, un aromate, et on laisse refroidir le tout, sans cesser de remuer, jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'une crème. Le malade peut prendre deux ou trois tasses de cette nourriture par jour; elle est très-agréable et restaurante.

Chocolat blanc.

(2) Prenez amandes de cacao 148 gmes. (4 onc.); salep 212 gmes. (6 onc.): réduisez le tout en poudre, et faites le bouillir ensuite à petit feu pendant demi-heure dans

avec l'eau d'orge, de violette, de selz, sucrée, la limonade, l'orangeade, l'orgeat, l'eau de groseille, la décoction des plantes nitreuses, les bouillons pectoraux (1),

---

eau un quart kme. ; passez et ajoutez-y suffisante quantité de sucre et de crème de riz pour former une pâte, que l'on met en tablettes de 16 gmes. (demi-once); pour l'usage.

(1) Prenez poumon de veau, la moitié; collet de mouton, même poids; jujubes 6; dattes 2 ; raisins secs, 16 gmes. (demi-once.) ; racines de raves, de navets, 64 gmes. (deux onces) ; gruau d'orge, huit grammes (deux gros) ; conserve d'angélique, 32 grammes (une once); après avoir nettoyé les tranches de poumon dans l'eau chaude mondée, les fruits de leurs grappes, graines et noyaux, on fait cuire le tout avec deux kilogrammes (quatre

que l'on peut composer de veau, de poulet, de mouton maigres ; de limaçons, de pattes de grenouilles, de racines, de carottes, de navets, de scorsonère, de réglisse, de guimauve, de nymphæa, de feuilles de choux rouge, de capillaire, de chicorée, de pulmonaire, de bourrache, de cresson de fontaine, de pariétaire, d'oseille, de bette, de poirée, de pied de chat, de cynaglosse, de raisins secs,

---

livres) d'eau commune, dans un pot de terre bien vernissé, et fermé hermétiquement, sur un feu doux, pendant quatre heures : on passe ensuite le tout au travers d'un linge imbibé d'eau froide, et l'on divise le bouillon en deux prises, l'une pour le matin, et l'autre pour le soir.

jujubes, de dattes, de pruneaux, de figues sèches grasses, de pommes de rénette, de gomme arabique, adragant, de riz, d'orge, d'avoine, d'espautre. On a soin de n'employer les substances excitantes, que quand il n'y a point d'inflammation.

Pour exciter, on emploie les boissons faites avec les navets, le fumeterre, les fleurs d'arnica, le lichen d'Islande, l'infusion de bois de réglisse, à laquelle on ajoute trois onces de vin blanc par livre, le petit lait coupé avec la décoction de navets, etc., l'infusion de roses sèches, de feuilles de ronce, de bourrache, la décoction de racine de grande consoude, des figues sèches, dattes, jujubes, raisins de Damas, etc.

Médicamens. Les purgatifs ne sont utiles que lors d'embarras gastrique : on préfère les minoratifs doux.

L'*ipécacuanha* agit avec succès, comme évacuant, à la dose de 1 gr. et 3 décigr. (gr. xxv). On le donne aussi à la dose de 5 à 6 décig. (9 à 11 grains), de douze jours en douze jours, pour provoquer quelques vomissemens; et comme altérant, excitant, révulsif, à la dose de $\frac{1}{2}$ à 1 décigr. et demi (1 à 3 gr.) dans une cuillerée d'eau ou de tisane tièdes.

Les *errhins*, tels que le tabac, le suc de poirée, portés sur les membranes du nez, agissent comme excitans, révulsifs, et comme

évacuans des matières muqueuses, séreuses.

Les *diaphorétiques* portent doucement à la peau, et détournent le flux qui a lieu sur la poitrine, en augmentant la transpiration insensible. On recommande les préparations suivantes : prenez soufre, conserve de rose, p. égales, pour un bol de quatre grammes (un gros), pris matin et soir ; prenez conserve d'énula campana 32 gmes. (une once) ; fleurs de soufre 8 gmes. (deux gros), safran oriental un gr. et six décigr. (24 grains), kin. en poudre 20 gmes. (cinq gros), baume de copahu 20 gmes. (5 gros), ff. élect. avec s. q. de sirop de roses : la dose en est de quatre gr. (gros j) : on le prend matin et

soir, et par dessus un bouillon de poulet. Les bois sudorifiques, le rob de sureau, l'oxyde d'antimoine sulfuré rouge, et plusieurs autres préparations antimoniales, données à petite dose, sont également usités comme diaphorétiques, et contr'indiquées par l'état d'irritation.

Les *eaux minérales, sulfureuses, ferrugineuses*, ne conviennent que quand il n'y a ni pléthore, ni inflammation, ni colliquation ; que dans la phthisie presque sans fièvre, sans expectoration, tuberculeuse, ou scrophuleuse, avec dépérissement insensible, urines troubles, peau sèche, et principalement avec lésion primitive du foie. S'il survient quelques signes de colliquation pendant que le malade les

prend, on en suspend l'usage, et on y revient quand ces signes ont disparu. Elles servent en outre à rappeler l'écoulement menstruel, hémorrhoïdal, auxquels elles suppléent souvent en entretenant un dévoiement glaireux, séreux, fétide.

En général, ces eaux sont nuisibles quand elles irritent trop, lors de grand amaigrissement, lorsqu'elles suspendent les évacuations salutaires, enivrent le malade et causent des pertes de sang.

Celles de Barège, de Cotterets, du Mont d'Or, de Vichy, de Passy, de Bonne, de Spa, etc., sont préférées à juste titre. On les prend sur les lieux, autant qu'il est possible, à la dose de deux à trois verres chaque matin; et pendant leur usa-

ge, on fait beaucoup d'exercice.

Les *narcotiques* et les *nervins*, tels que l'æther, la liqueur min. d'Hoffm., l'opium gommeux préparé par digestion, l'extrait de belladona, de jusquiame, etc., sont très-utiles lorsque l'état nerveux devient prédominant, comme on le voit souvent dans la phthisie hypocondriaque, hystérique.

Les *baumes*, les *résines*, les *gommes résines*, ont été très-recommandés dans la pulmonie; mais on ne sauroit trop s'attacher à préciser leur application; car ils deviennent très-dangereux, lorsque, par une excitation trop forte, ils augmentent les progrès de l'ulcère. Ils ne sont indiqués que lors de foiblesse bien constatée des organes

pulmonaires. Les baumes du Pérou, du Canada, la myrrhe, le goudron, la térébentine, la g. ammoniac sont les plus estimés. On les administre de plusieurs manières : prenez baume de copahu 2 gram. (demi-gros) dans du sucre, pris chaque matin, et par dessus une tasse de lait coupé et édulcoré avec le sirop de violettes : prenez baume blanc du Canada, gttes. iij dans le sirop de lierre terrestre ; on prend par dessus une tasse de lait pur, ou coupé avec l'eau d'orge ou de navet : prenez myrrhe quatre gram. (un gros), eau spiritueuse de mélisse 32 gram. (une once), sel d'absinthe 2 gram. ($\frac{1}{2}$ gros), sirop de coings 32 gram. (once j), ff. pot., que l'on divise en quatre

doses, à prendre de trois en trois heures chaque jour : prenez huile d'asphalte gttes. de x à xv, à prendre dans du sucre, chaque jour, soir et matin, et par dessus une tasse de lait coupé.

L'*eau de chaux* est détersive. Elle altère facilement les fonctions des organes disgestifs. Elle nuit dans les cas d'énervation, de fièvre hectique intense, de forte irritation : on la donne plus particulièrement lorsque le pus est visqueux, épais, à la dose de une ou deux cuillerées, dans un verre de lait pur ou coupé, ou d'eau d'orge, de guimauve, de violettes, et d'autres fleurs pectorales.

On fait avec le *gland* dépouillé de son enveloppe, et l'eau hysope,

de paquerette (*bellis minor*), une émulsion à prendre tous les soirs.

Les *jus d'herbes* sont employés avec succès. Des phthisiques ont recouvré la santé en prenant le jus de marrube dans une pinte de lait, durant la journée.

Les excitans permanens qui conviennent lors de colliquation, de prostration des forces, sont le kinkina, le lichen d'Islande, la mousse de chêne, l'oxymel scillitique, l'extrait de bardane, de genièvre, de chardon bénit, de fleurs d'arnica, de camomille, les sucs de *bellis*, la mille-feuille, le lierre terrestre, le fumeterre, etc.; les préparations suivantes : prenez suc de navets à moitié cuits et pilés, suc de cresson, de chaque part. ég.; la dose

est de 64 gmes. (onces ij), quatre fois par jour, dans une infusion de fumeterre : prenez, roses sèches 32 gmes. (once j), infusées dans une chopine de lait ; on en prend la moitié le matin et l'autre le soir, pendant un mois : prenez, oxymell. scill. 32 gmes. (once j), petit lait ½ kme. (livre j), à la dose d'un verre de deux en deux heures : prenez, suc de plantes anti-scorbutiques mêlé avec l'eau de veau, de poulet : prenez, sirop de calebasse, de carottes, de limaçons, à la dose de 32 gmes. (once j), soir et matin, dans une tasse de lait : prenez, décoction de bourgeons de sapin, de tiges de douce-amère, coupées avec le lait.

On doit être d'autant plus réser-

vé dans l'usage de ces excitans, qu'ils produisent souvent des tubercules, des engorgemens, l'irritation.

Il est très-utile de rétablir les évacuations habituelles qui ont été supprimées trop rapidement.

Les évacuations sanguines usitées lorsque la pléthore se manifeste, ou pour détourner les mouvemens de fluxion, sont la saignée, les sangsues, les scarrifications, les ventouses scarrifiées, etc.

Les *vésicatoires*, comme évacuans, révulsifs, sont placés aux bras, aux jambes, aux cuisses, au dos. Ils ne sont utiles que quand l'ulcère est formé, et lorsque la foiblesse radicale, ou seulement des poumons, n'est pas très-grande.

Les *cautères* servent également dans ces derniers cas. On les pratique très-larges aux cuisses, au dos, et d'une grandeur moyenne aux bras. Ils sont nuisibles lors de grande prostration de forces.

Le *séton* est indiqué dans les mêmes circonstances que les cautères : on l'établit à la nuque ou sur la poitrine.

Il en est de même du moxa : on l'applique sur le lieu de la douleur.

Parmi les exercices dont on retire le plus d'avantages dans le traitement de la phthisie pulmonaire, l'équitation, les promenades à pied, les voyages par mer et par terre, en voiture, le jeu de l'escarpolette, de billard, de boule, sont préfé-

rés tant que le malade peut les supporter.

Il faut éviter l'excès de repos et de fatigue ; se lever de bon matin, et se promener en plein air, après le lever du soleil, autant que la saison le permet ; se coucher à une heure réglée, et peu avancée dans la nuit, afin de régulariser le sommeil.

Quant à l'état de l'âme, la tristesse, l'ennui, l'abattement, le découragement, le chagrin, les contrariétés, une joie trop vive, la colère, la crainte, et toutes les affections morales vives sont affoiblissantes et par là même dangereuses pour les pulmoniques. Il faut soutenir l'espérance, alimenter une gaieté douce, procurer au malade

des distractions, des occupations agréables: la conversation de quelques amis, la musique (s'il l'aime), quelques lectures de son goût, un spectacle amusant lui seront utiles pour surmonter l'ennui : les consolations servent contre le chagrin, les complaisances contre les contrariétés, la raison contre les passions dominantes.

On ne sauroit éviter avec trop d'attention les sensations douloureuses, par la perception de la lumière, des sons, des odeurs, des saveurs, le contact des corps durs, lorsque la sensibilité est devenue trop forte.

Traitement des symptômes urgens.

On combat les vices siphilitiques, cancéreux, psoriques, dartreux, scrophuleux, etc., d'après leur nature et leur méthode curative particulière.

On calme la toux nerveuse, sèche, avec les narcotiques à petite dose, quelques gouttes d'éther, les eaux de fleurs d'orange, de mélisse, de menthe, etc.; l'extrait de belladona, à la dose de $\frac{1}{2}$ décigram., l'ext. gommeux d'opium à un demi-décigr. (gr. j). Prenez, éther gttes. de 6 à 12, dans eau sucrée 128 gmes. (4 onces): prenez, liq. min. d'Hoffm. gttes. 10 à 30 dans un verre d'infusion de tilleul, de feuil-

les d'oranger : prenez, mixture d'opium et de conserve de roses, dose de demi à un décigr.

Lors de toux visqueuse avec foiblesse, émulsion de g. arabique, d'orge ; le looch blanc, le looch pectoral simple, auxquels on ajoute le sirop diacode. L'oxymel scillitique, l'oxyde d'antimoine sulfuré rouge (kermès minéral), l'ipécacuanha *fractâ dosi*, excitent avec succès. En même temps on soutient les forces par des boissons amères, le bon vin à petite dose, le régime nourrissant.

On provoque le *sommeil* avec un mélange de camphre et de nitre, l'extrait de têtes de pavot, de cynoglosse, le laudanum liquide de Sydenham, les émulsions avec le

sirop de diacode, l'extrait gommeux d'opium, à la dose d'un demi-décigr. (gr. j).

S'il survient des *sueurs colliquatives*, on fait prendre l'eau de chaux dans une décoction d'orge, le petit lait aluminé, l'acide sulfurique affoibli, à la dose de huit à douze gttes. dans une décoction de sagou, trois fois par jour. Prenez, sulfate d'alumine (alun) deux décigr. (de 3 à 6 gr.), ff. pilul. avec la conserve de roses : on en prendra une trois fois par jour, et par dessus un verre de décoction de feuilles de saule. Prenez, acétite ammoniacal à la dose de 10 à 40 gttes. dans le même véhicule.

Si la rétention d'urine se manifeste, le malade prendra pour bois-

une décoction de queues de cerises, et de graine de lin, à laquelle on ajoutera acétite de potasse à la dose de deux gram. (36 gr.); une décoction de bois de réglisse, à laquelle on ajoute 4 gmes. (gros j) de vin blanc par verrée.

Contre la *diarrhée colliquative*, on administre avec succès l'ipécacuanha dans la conserve de roses; l'électuaire diascordium, à la dose de 4 à 12 grammes (de 1 à 3 gros); la décoction de simarouba, à la dose d'un verre de 4 en 4 heures; le petit lait coupé avec l'infusion de roses rouges, la décoction de cachou en boisson habituelle; les clystères avec la décoction de kina et le laudanum liq. de Sydenham.

Lors de *prostration des forces* très-grande, on recommande les préparations suivantes : prenez, kinkina en poudre, 12 gmes. (3 gros) ; extrait d'aigremoine, mastic, g. arabique, de chacun viij gram., ff. pilul. de j décigram. et demi (3 gr.) ; dos. de 5 à 8 pilul., trois ou quatre fois par jour. Prenez, camphr. ij décigr. (4 grains), nitre iij décigr. (6 grains), ff. bol ; on en prendra un trois fois par jour, de 4 en 4 heures. Prenez, décoct. de kin. ½ kme. ; ajoutez acétite ammoniacal 20 gouttes : prenez, extr. de kina, d'aigremoine, de polygala amer, de chacun 4 gram., ff. pilul. de 2 décigr. ; la dose est de 3 à 8 pilul. par jour, de 4 en 4 heures.

Traitement particulier de la phthisie pulmonaire tuberculeuse.

La thérapeutique de cette maladie diffère peu de celle de la phthisie ulcéreuse. Le régime le plus rigoureux y est tellement utile, que l'on a vu très-souvent les phthisiques de cette espèce guérir, en prenant, pour toute nourriture, des bouillons très-légers et quelques croûtes de pain bien cuit.

Comme l'état inflammatoire ou d'irritation y est plus prononcé, la saignée devient aussi plus nécessaire que dans les autres espèces de pulmonie. Si cependant cette évacuation sanguine ne fait pas cesser les douleurs de côté, on applique sur le lieu de cette douleur un

large vésicatoire, que l'on remplace ensuite par un cautère ou par un séton.

Le silence absolu prévient quelquefois l'hémoptysie, qui accompagne ordinairement la phthisie tuberculeuse.

Comme résolutifs, on recommande, dans cette maladie, l'extrait de ciguë commencé à la dose de j décigr. $\frac{1}{2}$ (gr. iij) matin et soir, augmentée d'un demi-décig. de six en six jours, et portée, par cette gradation, à celle de 8 gram. (gros ij) par prise ; la laitue vireuse, l'eau distillée de laurier cerise, à la dose de 30 à 60 gouttes ; les extraits de bella-dona, de jusquiame, de safran ; les sucs exprimés de cerfeuil, de cresson, et d'autres plantes anti-

scorbutiques; les préparations mercurielles, et particulièrement le muriate mercuriel corrosif (sublimé corrosif); les émétiques à petite dose, comme altérans.

L'activité de ces moyens curatifs fait assez sentir au praticien toute la sagacité, l'attention et la prudence qu'il doit apporter dans leur administration.

Traitement de la phthisie pulmonaire lymphatique.

Cette phthisie est plus susceptible de guérison que les autres.

Le régime végétal, laiteux, poissonneux, farineux, les boissons douces, mucilagineuses, l'air épais, humide, nébuleux, etc., y

sont nuisibles : si l'on ordonne l'usage du lait, il faut préférer le lait de chèvre, et le couper avec l'eau de chaux ou le bouillon de viande.

On prescrit avec succès la diète animale, les viandes blanches, rôties, les soupes grasses, aromatisées avec l'anis, le fenouil, le cumin, la sauge, la montarde, le basilic, le coriandre, la canelle, etc. On donne aussi le chocolat, le vin vieux, le vin blanc sec.

On a conseillé de livrer le malade à son appétit, à l'usage des bons alimens, d'un vin généreux, à l'habitude d'un exercice forcé jusqu'à la sueur. Pendant cette dernière il change de linge, en prenant les précautions requises, et se désaltère avec du vin.

Les purgatifs, s'ils sont absolument nécessités par l'état des voies digestives, doivent être salins, doux et rares.

Les émétiques, et particulièrement l'ipécacuanha, administrés à petite dose, ont produit, dans ces circonstances, des effets surprenans.

L'observation la plus constante prouve que ces moyens curatifs, lorsqu'ils ne sont point contr'indiqués par les affections squirrheuses et inflammatoires de l'estomac, la néphrite, l'état de grossesse, et bien d'autres circonstances qui ne sauroient échapper à la sagacité du praticien exercé, ont pour effet de détruire les mouvemens de fluxion ; de les porter à la périphérie

du corps; d'irradier les forces d'une manière égale; d'exciter les organes pulmonaires, et de les débarrasser ainsi des matières étrangères qui les surchargent et s'opposent au libre exercice de leur fonction.

Les médecins et les malades ont besoin d'être bien convaincus de ce que je viens de dire sur l'usage des émétiques, dans la phthisie pituiteuse ou lymphatique; les uns pour surmonter leur répugnance, les autres pour vaincre les préjugés.

On donne l'ipécacuanha à la dose de iij à v décigram. (de 6 à 10 gr.), pour produire deux ou trois vomissemens, que l'on favorise en faisant prendre au malade quelques verres d'eau tiède; et on réitère

cette dose de dix en dix jours.

Comme expectorans appropriés à cette pulmonie, on emploie la racine de violette, de scabieuse, de mouron, de lierre terrestre, de camphrée, de valériane, l'alliaire, le cresson, la roquette, le marrube blanc ou noir, l'oxyde d'antimoine sulfuré rouge, la g. ammoniac, le soufre, l'oignon de scille, les fleurs de coquelicot, de sureau, les feuilles de bourrache, de ronce, etc.

On fortifie avec le café, la cascarille, le kina, l'extrait de noix, le scordium, la germandrée, la camomille romaine, l'aulnée, l'absinthe, la petite centaurée, le souchet long, l'aigremoine, la sarriette, le cumin, l'enpataire, le cala-

ment, la lavande, le serpolet, le stecas, l'origan, la menthe poivrée, l'angélique, le fenouil, les baies de genièvre, etc.

Enfin, l'usage des cautères, des vésicatoires, du séton, est ici d'une utilité réelle. Les eaux minérales, soit sulfureuses de Barège, de Cotterets, etc., soit ferrugineuses de Passy, etc., sont également très-efficaces : les uns et les autres doivent être administrés avec toutes les précautions nécessaires, et dont nous avons déjà fait mention.

Je me suis écarté, comme on le voit, de la forme ordinaire des manuels. Le plan que je me suis fait dans celui-ci m'a paru plus propre à en augmenter l'utilité. Dans les premiers, on s'est contenté de pré-

senter la série des médicamens usités dans le traitement d'une maladie; d'expliquer en peu de mots leur manière d'agir ; de donner le mode de leur administration, et quelquefois de désigner très-imparfaitement les cas dans lesquels ils sont indiqués : de sorte que le malade ne peut s'en servir faute d'instruction, et que le praticien n'y trouve presque aucun avantage.

La méthode que j'adopte, et qui consiste à mettre les médicamens que l'on veut faire connoître, en rapport avec la phthisie pulmonaire, avec ses causes, avec les modifications qu'elle éprouve, soit dans l'état de disposition à la maladie, soit dans celui de phthisie dé-

clarée, doit être incontestablement plus philosophique, et par conséquent préférable : elle donne en même temps au médecin et au malade une idée précise de ce qu'ils ont à faire dans les cas où ils se trouvent. Quant aux explications relatives, soit à la marche de la maladie, soit à l'action des causes qui la déterminent, soit à celle des remèdes dont j'ai fait l'énumération, elles sont inutiles aux malades, et le praticien ne doit jamais les ignorer.

Je vais donner l'histoire de deux phthisies pulmonaires traitées avec succès d'après les méthodes que j'indique, et je terminerai cet opuscule par quelques considérations générales sur le choix de ces méthodes.

Histoire Ire.

Madame de ***, âgée de 33 ans, d'un tempérament nerveux, avec fibre lâche, d'une complexion délicate, étoit mère de deux enfans lorsqu'elle fut attaquée de pulmonie. Ayant voulu nourrir le dernier de ses enfans, quoiqu'elle n'eût que peu de lait, et qu'elle pût à peine prendre assez de nourriture pour elle-même, à raison de la foiblesse et de l'état nerveux de l'estomac, elle tomba dans une débilité extrême : on la soumit inutilement à un régime convenable; enfin la maladie se déclara peu de temps après que l'enfant fut sevré.

Dès lors, chaleur habituelle à la

paume des mains ; pieds froids et humides ; constriction de la poitrine ; quelques douleurs dans l'intérieur de cette cavité ; pommettes rouges ; amaigrissement ; insomnie ; appétit diminué graduellement ; toux sèche dans le jour, avec expectoration claire et salée, le soir et le matin, quelquefois mêlée de quelques stries de sang ; extinction de la voix après avoir fait la conversation durant un quart d'heure, ou après la lecture à haute voix ; fatigue après une marche, même peu longue ; inquiétude dans les membres ; sensibilité plus grande ; constipation.

Après avoir traité, pendant environ un mois, cette maladie comme un rhume simple, Mad.

de *** fut mise à l'usage des bouillons de tortue, et de quelques pilules balsamiques ; mais ces excitans, contr'indiqués par l'état d'irritation qui dominoit, aggravèrent la maladie.

Enfin, deux mois après l'invasion de cette pulmonie, la malade fut confiée à nos soins. A cette époque la foiblesse étoit si grande, que Mad. de *** pouvoit à peine marcher dans son appartement ; les digestions étoient laborieuses, et toujours accompagnées de fièvre, l'insomnie étoit presque complète ; les sueurs locales et nocturnes avoient lieu surtout vers le matin ; la maigreur étoit extrême ; le dévoiement fétide ; la douleur de poitrine fixe et sourde ; l'expectora-

tion opaque, verdâtre, ou grise, purulente, plus abondante le matin, le soir après les repas, et à différentes heures du jour.

Mad. de*** fut placée dans une maison exposée au midi, où elle jouissoit d'un air très-pur. On lui donna d'abord, pour toute nourriture, la gelée de mou de veau, prescrite pag. 76. Elle en prenoit une bonne cuillerée de 2 en 2 heures; et dans l'intervalle, on lui faisoit passer une once de sirop astringent, mêlé, à parties égales, de baume du Pérou. Pour tisane, elle prenoit une infusion de bois de réglisse, à laquelle on ajoutoit une demi-once de vin blanc par verrée; le soir on donnoit j décigr. d'opium, pour provoquer le sommeil.

Le 6e. jour, on prescrivit le sirop de kinkina à la place de la première mixtion. On donna un bol camphré, et par dessus, une tasse d'infusion de feuilles d'oranger et de fleurs d'arnica.–Digestion moins laborieuse; fièvre moins forte; un peu de sommeil.

Le 10e., dévoiement diminué et moins fétide : on alterna la gelée avec le blanc manger, le sirop de kina, et quelques cuillerées d'une potion composée d'infusion de fleurs pectorales, d'eau de fleur d'orange, de sirop de violettes, et d'oxymel scillitique.

Le 20e., dévoiement presque nul; sommeil meilleur; sueurs nocturnes moins abondantes; expectoration plus facile; foiblesse

moins grande : on permit une crème de riz ou de gruau, chaque jour. On changea l'arome de la gelée et du blanc manger. La tisane fut composée de figues sèches, de raisins de Corinthe, de fleurs pectorales et d'oxymel scillitique. Looch blanc, avec addition d'oxyde d'antim. sulf. rouge (kermès minéral) j décigr., à prendre par cuillerées.

Le 25e., les forces se soutenoient : Mad. de *** marchoit, à l'aide d'un bras, dans sa chambre et dans le jardin. On prescrivit deux soupes par jour.

Le 36e., l'expectoration parut sensiblement diminuée, ainsi que la douleur de poitrine. Bouillon de mou de veau et de grenouille, le

matin ; diminution de la gelée et du blanc manger, durant le jour.

Le 50e., Mad. de *** marchoit seule ; le sommeil étoit naturel et peu interrompu par la toux ; l'expectoration blanche, ou peu verte, et abondante. On permit de manger un peu de viande blanche, un œuf frais, un biscuit trempé dans le vin. On prescrivit, pour chaque matin, deux bols, composés de graines d'anis en poudre et de baume de Lencatel ; l'exercice en plein air.

Le 60e., soupe grasse, bouilli, ou viandes blanches, rôties, quelques fruits mûrs sucrés.

Enfin, la dissipation, les soins assidus, et l'exactitude dans le régime, ont rendu peu à peu Mad.

de *** à une santé dont elle jouit depuis plus de quatre ans.

Histoire 2e.

Madlle. ***, âgée de 18 ans, d'une constitution délicate, d'un tempérament sanguin, portant une disposition dartreuse, étoit née de parens phthisiques. Elle fut atteinte de pulmonie au mois de mai de l'an 11; une sueur répercutée que Madlle. *** éprouva en sortant du bal avec moins de précautions qu'à l'ordinaire, paroît en avoir été la cause occasionnelle.

Après avoir ressenti, pendant 12 ou 15 jours, quelques douleurs vagues dans les membres, des chaleurs et des resserremens de poi-

trine passagers, un sommeil léger, des frissons, la toux se manifesta d'abord sèche, puis visqueuse, mêlée de quelques stries de sang.

C'étoit à l'époque de la menstruation; et comme elle étoit diminuée, on appliqua des sangsues. L'expectoration cessa d'être sanguinolente; mais la toux persistoit et redoubloit de force le soir : néanmoins l'appareil des symptômes fut dès lors regardé comme dépendant uniquement du rhume.

Trois semaines après, Mlle. *** eut une indigestion, à la suite d'un très-petit excès de table. La foiblesse qui résulta de cet accident, diminua par degré. L'appétit ne se rétablit point. Les digestions devinrent laborieuses, accompagnées de

fièvre avec ardeur, et douleurs de poitrine, ainsi que du dos, chaleur à la paume des mains, rougeur des pommettes. Le sommeil étoit alors souvent interrompu par des rêves et par la toux : la malade se réveilloit fatiguée, triste, dolente, inquiète, et avec une sueur assez abondante. La maigreur de tout le corps se prononça. L'état nerveux devint prédominant, et la sensibilité étant viciée, exposoit la malade à une foule d'impressions pénibles par le froid, la chaleur, l'humidité, la lumière, le bruit, à des affections de l'âme, telles que la tristesse, l'humeur sombre, mélancolique, la crainte.

Peu après, il se manifesta un dévoiement qui dura cinq jours.

La constipation lui succéda; et dès ce moment, l'expectoration devint abondante, opaque, d'une couleur verdâtre ou grise. La plus légère transition en chaud ou froid humide, causoit un rhume qui se terminoit difficilement, et qui étoit souvent aggravé ou renouvelé.

Enfin, on avoit passé deux mois à prendre quelques médicamens contre les rhumes, le dévoiement, la toux, l'insomnie, le dégoût, l'état nerveux, lorsque, la phthisie bien déclarée, on se décida à suivre un traitement méthodique.

Mad^lle.*** fut mise à un régime doux, composé de viandes blanches, de poissons, de légumes frais, et à l'usage du lait d'ânesse. Pendant le jour, elle prenoit une tisane

pectorale, édulcorée avec le sirop de violette. Le soir, elle soupoit avec un gruau d'orge peu épais et sucré. Durant la nuit, on calmoit la toux avec un looch pectoral ou un looch blanc, que Mlle. *** prenoit par cuillerées. Un cautère établi au bras, l'air de la campagne, les vêtemens de flanelle ou de soie sur la peau, la belle saison, et un peu d'exercice, coopérèrent, avec ce régime, au rétablissement de la santé, qui eut lieu dans l'espace de six semaines.

Mlle. *** étoit encore convalescente, lorsqu'elle voulut revenir à la ville; et là, toujours esclave des modes, elle s'habilla si légèrement pendant les chaleurs de l'été, qu'aux premiers froids elle fut

saisie de fièvre avec frisson, ardeurs et douleurs de poitrine, foiblesse générale, toux, expectoration d'abord visqueuse, puis opaque, verdâtre, purulente : l'insomnie augmenta, ainsi que tous les symptômes ; et dans l'espace de trois semaines, la malade fut extrêmement maigre, débile. Alors dégoût; digestions très-difficiles; menstruation irrégulière ; sensibilité très-grande ; sueurs ou dévoiement un peu colliquatifs.

Dans cet état, elle fut transportée à la campagne. On essaya de la mettre à l'usage du lait pour tout aliment ; mais l'estomac ne le supportoit pas. On fit prendre, de deux en deux heures, quelques cuillerées de la gelée (page 76),

alternées avec du blanc manger (p. 77). La tisane étoit composée des quatre fleurs pectorales, avec quelques feuilles de bourrache, un peu d'oxymel scillitique, quelques figues et du raisin sec ; on l'édulcoroit avec le sirop de baume du Pérou. Le looch blanc étoit animé avec j décigr. (2 grains) d'oxyde d'antimoine sulfuré rouge (kermès min.). On provoquoit le sommeil avec un peu d'opium gommeux ou de sirop de diacode.

Lorsque la malade parut avoir repris quelques forces, on lui fit prendre un bouillon de grenouille, avec les plantes anti-scorbutiques, chaque matin. Alors on essaya de nouveau l'usage du lait à petites doses ; l'estomac le supporta. La

température de l'air étoit douce et égale ; Mlle. se levoit et promenoit dans sa chambre. On lui permit ensuite de prendre du gruau, ou de la crème de riz dans le lait, matin et soir. Enfin, elle ne put prendre du bouillon et des viandes légères que quand l'appétit se manifesta avec force, et que les digestions furent faciles même en usant ces alimens. Les symptômes s'amendèrent peu à peu, et la santé fut rétablie après trois mois d'un traitement, combiné avec méthode, et suivi ponctuellement.

Mlle. a conservé pendant quelque temps son cautère et ses vêtemens de flanelle ou de soie sur la peau.

Dans ce tableau de la phthisie pulmonaire, j'ai parcouru rapide-

ment la série des phénomènes qu'elle présente dans sa marche, celle de ses causes, celle des moyens préservatifs et curatifs qu'on doit lui apposer; et j'ai fini par donner quelques exemples de la direction du traitement.

Mais en parlant de la méthode curative, je me suis renfermé dans des règles trop générales sur la conduite que doit tenir le praticien. Il importe ici de faire envisager à ce dernier les modifications variées qu'elle exige pour être employée avec succès dans les différens cas que présente cette maladie.

C'est peu d'avoir sous la main les moyens curatifs dont on a besoin; de connoître l'espèce de maladie dans laquelle on doit en faire

usage; de savoir qu'il faut exciter, ou débiliter d'une manière directe ou indirecte; il est nécessaire, en outre, de calculer les mouvemens de la nature qui constituent les cours de la phthisie, afin de pouvoir modifier à propos l'action des moyens dont on se sert pour remplir chaque indication.

Dans la phthisie pulmonaire, ce calcul offre d'autant plus de difficulté, que l'altération morbifique est plus cachée. Aussi arrive-t-il souvent que l'on irrite ou que l'on débilite au lieu de donner du ton; que l'on pervertit la marche salutaire de la nature, tandis qu'on se propose de la favoriser. Pour éviter ces erreurs, il faut, d'un seul coup d'œil, évaluer la constitution du

sujet, l'action qu'exercent sur lui les objets qui l'environnent, les causes qui ont produit la maladie, les moyens curatifs que l'on met en usage; en un mot, se rendre un compte exact et des ressources de l'art, et de celles de la nature. Toutes ces circonstances, essentielles à connoître, doivent effrayer et nécessairement arrêter celui qui oseroit prescrire le changement même le plus léger dans l'état d'un phthisique, s'il ne s'est préalablement exercé à faire ce calcul, qu'une aptitude bien reconnue, qu'un talent développé, qu'une instruction vaste réunis, peuvent seuls porter à la précision et à la clarté qui sont indispensables pour mettre dans les opéra-

tions médicales cette certitude, sans laquelle il n'est point de succès.

L'expérience journalière vient à l'appui de ces vérités. Un stimulant devient nuisible, s'il n'agit pas selon ses rapports avec la sensibilité organique : ainsi, dès que, par l'effet d'une maladie, la sensibilité de la partie sur laquelle il agit est changée, il ne convient plus, à moins qu'il ne soit susceptible des modifications propres à le rendre utile. Souvent un médicament ne convient pas dans les premiers temps de la maladie, tandis qu'il est très-favorable dans les autres. On a vu le lait aggraver l'état d'un phthisique pendant la première période de sa maladie, et devenir son sauveur dans la seconde ou la

troisième. Je pourrois citer un grand nombre d'exemples semblables. Je me contenterai de fixer l'attention des praticiens sur le choix des alimens : choix auquel on donne malheureusement trop peu d'importance.

Dans le traitement de la phthisie pulmonaire, de même que dans celui de toutes les maladies chroniques, les alimens doivent être considérés comme des médicamens, soit que la sensibilité des voies digestives ait été altérée, soit qu'encore intact, l'estomac serve à communiquer de nouvelles forces aux autres parties du corps. La nature opère lentement dans tous ces cas : les médicamens actifs la violentent et la troublent ; et parmi les mé-

dicamens doux, il n'en est pas dont l'action soit aussi étendue, aussi générale que celle des alimens.

Le choix de ces derniers, quant à leur qualité et à leur quantité, doit donc être relatifs au goût du malade, et aux forces digestives et assimilatrices. Tissot dit très-bien : ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit, c'est ce qu'on digère. On pourroit dire aussi : ce n'est pas ce que l'on digère qui fortifie, c'est ce qu'on assimile ; car, lorsque l'assimilation diminue, le surplus du chyle formé par la digestion, et non assimilé, fatigue les organes chargés de l'expulser du corps comme matière hétérogène.

FIN.